**Mots-clés :** alliance, amour, communion, confiance, croire, dialogue, Dieu, don, écoute, espérance, Esprit, foi, indifférence, obstacle, Parole, relation, rencontre, risque, souffle

Extraits de

**FOI et CONFIANCE, 2014**

**Enzo BIANCHI**

La Foi semble incapable d'intéresser les hommes et les femmes d'aujourd'hui qui vivent dans l'indifférence concernant le christianisme et, de manière générale, concernant la recherche de Dieu.

 Ce n'est pas tout : en ceux précisément qui se disent croyants et chrétiens, de fait, la foi apparaît frêle, de courte haleine, incapable de manifester cette force qui change la vie, la manière de penser, de sentir et d'agir : la religiosité apparaît peut-être forte, mais la foi, elle, est faible.

 André Comte-Sponvillea affirmé que « nous pouvons renoncer à la religion, mais pas au sens de communion, ni de fidélité, ni d'amour ». Je souscris à ces paroles, mais je préciserais qu'on ne peut pas non plus renoncer à la confiance-foi, à l'acte de croire, dont peuvent naître la communion, la fidélité et l'amour.

 Voilà la vraie pathologie qui afflige aujourd'hui la société occidentale tout entière : l'affaiblissement, la « dépression » de l'acte de croire, le manque de confiance en soi et dans les autres, dans l'avenir et dans la Terre. Croire, faire confiance, est devenu laborieux; c'est une attitude désormais rare.

 Voilà donc la grande responsabilité des chrétiens qui, ayant comme première vocation celle de la foi et connaissant l'exercice de la foi, peuvent être des hommes et des femmes qui insufflent la confiance dans les autres, cette confiance-foi dont ils font l'expérience sans vanter aucune supériorité sur ceux qui, eux aussi, familiers de la confiance-foi, ne parviennent pas à accueillir le don de croire dans le Dieu de Jésus-Christ. Ce que nous devrions véritablement considérer comme l'urgence des urgences, est que l'homme soit conscient que l'on passe de la mort à la vie, en aimant ses frères (1 Jn 3, 14), mais cette vérité doit être connue, accueillie, crue.

 La peur et l'anxiété pour l'avenir de la foi sont de mauvaises conseillères : ces sentiments conduisent à assumer des positions défensives, à se renfermer dans une citadelle prétendument assiégée et menacée, à se munir d'identités fortes et intransigeantes; ou à mettre sa confiance dans une bonne méthode ou une stratégie astucieuse, recherchées l'une et l'autre avec angoisse.

 Dans cette réflexion je voudrais simplement prendre à mon compte la voie qu'a parcourue Jésus lui-même, qui a été et reste un pédagogue, un initiateur de la foi.

 Il y a en Jésus un art de la rencontre de l'autre, de la communication et des relations, l'art d'éduquer à la foi.

 La foi est un don qui vient de Dieu. Elle naît de l'écoute. Il faut donc que la Parole de Dieu parvienne au cœur de l'homme pour y éveiller la foi.

 L'Homme croit donc avec son cœur (Rm 10, 9-10) c'est à dire de toute sa personne, et il vit cette foi comme une relation, une alliance, une communion avec Dieu dans le monde, dans le temps et parmi les hommes, ses frères.

 C'est pourquoi la tradition chrétienne a compris la foi comme une vertu théologale : une vertu, c'est à dire une énergie, une force intérieure; théologale, c'est à dire provenant de Dieu. C'est la foi qui atteint l'homme à travers la Parole de Dieu, dans la mesure où l'homme écoute, accepte le don et fait confiance. C'est un acte humain de liberté, où l'homme dit « J'ai confiance dans le Seigneur, j'adhère à lui et j'espère en lui » (Is 8, 17). La foi apparaît également comme une nécessité humaine, une réalité anthropologique fondamentale, la matrice de la vie. Nous pouvons dire qu'il ne peut exister de vie humaine authentique, d'humanisation, sans foi. Comment serait-il possible de vivre sans se fier à quelqu'un ?

 La confiance en soi-même dépend en grande partie de cette possibilité de croire aux autres, parce que c'est face à la parole provenant de quelqu'un d'autre que l'enfant apprend à se situer. Dans la réciprocité de la confiance accordée on parcourt un chemin d'humanisation et on évite le repli sur soi, l'isolement, l'autisme.

 Notre société a-t-elle conscience de cette dynamique présente en tout homme ? Est-elle consciente que, si elle ne fait pas accéder les hommes et les femmes à la confiance-foi, elle favorisera la prolifération de personnes « révoltées », incapables de vie sociale, privées de la possibilité de connaître l'amour ?

 Il n'est pas possible, dans nos vicissitudes humaines, de grandir sans donner et recevoir de confiance. Foi et espérance sont deux caractéristiques essentielles de l'existence.

 Croire est une opération nécessaire pour vivre et c'est toujours un acte de liberté et d'amour, dont l'homme ne peut se passer si ce n'est en se déshumanisant. Croire est la manière de vivre la relation avec les autres et aucun chemin d'humanisation n'est possible sans le prochain, parce que vivre est toujours vivre avec et à travers l'autre.

 En raison de cette « humanisation de la foi » nous devons confesser que la crise de la foi en Dieu commence par la crise de l'acte humain de croire, acte toujours précaire, qui est devenu aujourd'hui particulièrement difficile et souvent contredit. Nous avons des difficultés à croire en l'autre, nous sommes peu disposés à lui faire confiance, nous n'osons pas croire pleinement.

 La démocratie, fille du croire les uns en les autres, meurt quand devient majoritaire le parti des « incrédules », de ceux qui ne font pas confiance en la société, mais seulement en eux-mêmes, ou qui n'en ont pas du tout.

 C'est sur la capacité de croire que se joue le vivre-ensemble. Il y a des hommes et des femmes qui affirment ne pas croire en Dieu, n'appartenir à aucune religion, mais la possibilité ne leur est pas pour autant niée d'avoir confiance-foi, sans laquelle ils ne pourraient parcourir aucun chemin d'humanisation.

 Souvent, la tentation des croyants en Dieu est encore celle de condamner les non-croyants, de ne pas les comprendre et donc de les juger de manière manichéenne, pensant que n'ayant pas Dieu pour fondement de leur vie ils sont incapables d'éthique.

 Saint Augustin, au début du Vème siècle disait que nombreux sont ceux qui semblent être dans l'Eglise mais sont en réalité en dehors, alors que beaucoup qui semblent être hors de l'Eglise sont en fait dedans. En effet, la rencontre, le dialogue entre chrétiens n'est-il pas parfois plus difficile que la confrontation avec les non-croyants ?

 Pourquoi les non-croyants ne reconnaissent-ils pas le Dieu que nous professons et dont nous cherchons à témoigner ? Cela ne dépendrait-il pas aussi du fait que nous n'en offrons pas toujours une image véridique, authentique, fidèle ?

 L'incrédulité en Dieu que beaucoup professent n'est-elle pas présente en nous ? En vérité elle habite le cœur du chrétien en même temps que la foi. L'incertitude, même le doute peuvent cohabiter avec la foi. Croire n'appartient pas à l'ordre du savoir, mais à celui de la conviction. Seul un rapport d'amour avec Jésus-Christ peut vaincre cette incrédulité qui apparaît et disparaît.

 La foi du croyant est humble, fragile, faite parfois de peu (Jésus appelle Pierre « homme de peu de foi » (Mt 14, 31). Nous sommes toujours mendiants, même dans la foi, comme les apôtres qui crient « Seigneur augmente en nous la foi ! » (Lc 17, 5).

En étant conscients de la limite inhérente à notre foi en Dieu, nous devrions adopter à l'égard de ceux qui croient « autrement », une attitude, non tactique ni stratégique, mais inspirée uniquement par l'exigence de relation, de confrontation, d'échange, de communion. Si nous peignons toujours une image dépréciative de nos contemporains, ils ne pourront se sentir compris et aimés, et ne nous écouteront plus. Aimons-nous les hommes et les femmes de notre temps ? Aimons-nous le monde comme Dieu l'aime ?

 Les non-croyants peuvent aussi être une occasion de repenser notre foi. Toujours, en effet, il convient de se laisser interroger par l'autre, parce qu'il m' « altère », il me rend à la fois « autre » et « assoiffé ».

 Sur cette question du croire au sens d'avoir confiance, il faudrait chercher une complicité entre croyants en Dieu et non-croyants en Dieu, pour résister à la déshumanisation, à la barbarie qui avancent. Pour tous, il faudrait croire à l'amour, croire qu'il est possible d'être aimés et de donner de l'amour aux autres. Il est ainsi possible de croire en la vie, de croire dans les autres en vue d'une construction commune de la cité. Il est possible, en croyant en l'autre et en soi-même, de réaliser une histoire d'amour et de vouloir et d'engendrer des enfants.

 Si nous considérons l'amour comme le but de la recherche de tout homme, nous devons dire que chacun en un certain sens, est obligé de croire. Sans l'acte de la confiance, l'amour ne peut naître ni grandir. Il faut, tous ensemble, croire que l'amour est l'unique réalité humaine capable de vaincre la mort.

 L'amour triomphe de tout, écrivait déjà Virgile !

La foi chrétienne authentique donne une fermeté, non une certitude, elle donne des convictions, non pas un « savoir », elle donne un élan et une force, mais elle reste un risque. Croire, c'est risquer parce que « qui cherchera à conserver sa vie, la perdra, et qui la perdra, la sauvera » (Lc 17, 33). On est croyant si l'on reconnaît que Jésus-Christ est présent dans son cœur, faute de quoi on ne connaît pas la foi chrétienne, mais seulement des croyances.

 La foi chrétienne, parce qu'elle se greffe toujours sur le croire comme acte humain, édifie, mûrit, humanise. Elle révèle l'inconnu qui est au-delà de ce que nous pouvons expérimenter matériellement. Jamais la spiritualité, c'est à dire la vie chrétienne animée par l'Esprit Saint, ne contredit l'humanisation, la liberté, la communion. Le Dieu chrétien est une présence cachée (Is 45, 15), une présence-absence qui frappe à la porte (Ac 3, 20). C'est à partir de Jésus qu'il faut parcourir la route qui va à Dieu, c'est à travers Jésus que nous pouvons apprendre à connaître qui est le vrai Dieu « Nul ne vient au Père que par moi » (Jn 14, 6). Jésus est le chemin de la foi « accomplie parfaite » (Ignace d' Antioche) et sa foi attire, appelle celle des hommes.

 Le Jésus des évangiles est avant tout un homme, une vie inscrite dans l'espace et le temps, un visage qui s'est laissé regarder, une voix qui s'est laissé aimer. Il a vécu peu d'années avec sa communauté, mais son langage, son action et son comportement tout humains ont fait le récit d'une présence qu'il appelait confidentiellement « Abba », « papa » (Mc 1, 36) ; ils ont révélé Dieu. Son amour qui ne s'est jamais éteint, un amour à l'extrême et jusqu'à la fin (Jn 13, 1), un amour également pour les ennemis, cet amour était capable d'éternité, c'était l'amour de Dieu. Voici pourquoi ses témoins disent que Dieu, le Dieu qui est amour (1 Jn 4, 8-16) l'a ressuscité et qu'ils l'ont vu vivant de la vie même de Dieu.

C'est précisément cet homme Jésus de Nazareth qui est confessé comme le Fils même de Dieu, l'envoyé de Dieu parmi les hommes. Il devient donc nécessaire pour le chemin de la foi chrétienne de rendre à Jésus toute son humanité.

 Dieu s'est fait voir, reconnaître, interpréter dans l'humanité de Jésus de Nazareth. Et confesser que Jésus est vrai Dieu et vrai homme signifie qu'on ne peut dire Dieu sans dire homme et qu'on ne peut plus penser à Dieu sans penser qu'en lui se trouve notre humanité transfigurée dans la vie éternelle et divine.

 Jésus a été un homme vaincu par l'amour, qui a dépensé sa vie par amour. Et sa conduite lui a fait mériter la mort. Mort pour des raisons humaines, parce que dans un monde injuste le juste ne peut qu'être refusé et persécuté (Sg 2, 12-20).

 Jésus, en se décentrant de lui-même, a indiqué le vrai Dieu, il a été l'image du Dieu invisible (Col 1, 15).

 Ce Jésus-là peut encore interpeller l'homme d'aujourd'hui, ce Jésus sans lequel beaucoup ne croirait plus en Dieu.

 Enfin, grâce à la foi en Jésus, le chrétien croit dans la communion. Une communion engendrée précisément par l'homme, frère en humanité mais aussi par le Dieu qu'a été et qu'est Jésus-Christ. Si la mort n'est plus la dernière parole, alors il est possible de participer à la vie nouvelle que la mort ne peut détruire et que le péché ne peut contredire définitivement. Cette vie nouvelle est le souffle même de Jésus Christ (Jn 19, 30), l'Esprit-Saint, l'Esprit du Père et du Fils.

 L'Esprit habite le cœur de tout homme, parce que c'est à travers lui et son énergie que l'homme est image et ressemblance de Dieu. C'est l'Esprit-Saint qui ouvre tout homme à l'autre, qui permet la communication et instaure la communion (2 Co 13, 13). C'est l'Esprit qui rend présent et opérant le Seigneur Jésus et qui réunit tous les membres de son corps qu'est l'Eglise (1 Co 12, 13). Grâce à l'Esprit, l'Eglise est une communauté qui partage tout (Ac 2, 44) elle est une communion de saints et une solidarité de pécheurs toujours pardonnés, elle est un humble témoin et un simple signe de Jésus-Christ dans le monde.

 Jésus ne peut être compris sans sa foi-relation-communion unique avec Dieu, un Dieu dont, non seulement, il témoignait et faisait le récit aux hommes, mais qui vivait en lui, dans sa pleine humanité. Précisément parce que croyant, Jésus a été également crédible, fiable, il est devenu l'initiateur de la foi (He 12, 2) et ses disciples ont été appelés avant tout croyants (Ac 2, 44; 4, 32) dans la mesure où le primat qu'ils accordaient à leur foi plus qu'à la loi, les distinguait des juifs, eux-mêmes croyants en Dieu. La crédibilité de Jésus naissait principalement des convictions qu'il avait et de la cohérence qu'il établissait entre ce qu'il pensait et disait et ce qu'il vivait et faisait. C'était son humanité marquée par une plénitude de grâce et de vérité (Jn 1, 14) qui en témoignait l'authenticité et la cohérence.

Les hommes s'exclamaient avec étonnement : « Qu'est cela ? Un enseignement nouveau, donné avec autorité » (Mc 1, 27). Assurément, pour nous, il n'est pas possible de parvenir à la cohérence qu'a vécue Jésus, cet homme où transparaissait Dieu, mais le fait d'être fiable dépend de notre cohérence et notre fiabilité est décisive pour éduquer à la foi et pour la transmettre.

 Jésus ne livre jamais à ceux qu'il rencontre une vérité abstraite mais il instaure avant tout avec eux une relation humaine, dans laquelle le moment concret de la rencontre est un « kairos », un « moment fort » (2 Co 6, 2). Sa communication se fait « en situation » et ouvre le dialogue. Il se fait voyageur assoiffé au puits de Sychar où il rencontre la femme samaritaine. Il se fait pèlerin sur la route d'Emmaüs. Il se fait hôte à la table des publicains et des pêcheurs pour les rencontrer et pouvoir leur annoncer la bonne nouvelle.

Jésus parcourt donc un chemin d'abaissement, il se met à l'écoute de l'autre et dans le dialogue se produisent une véritable rencontre, une expérience partagée, un échange de parole. Il est significatif que Jésus appelle ses disciples amis (Jn 15, 15), dans une véritable relation d'amour.

 Jésus savait créer un espace de confiance et de liberté où l'autre pouvait entrer sans éprouver de peur et sans se sentir jugé. Il rencontrait l'autre en tant qu'homme comme lui, membre de l'humanité, égal en dignité à tout autre homme. Jésus prenait soin de tout l'homme, dans son unité de corps, psyché et âme, au point d'assumer nos faiblesses et de se charger de nos maladies (Is 53,4 - Mt 8, 17). Oui, Jésus était vraiment un homme de compassion, capable de sentir-avec, jusqu'à souffrir-avec, un homme donc pour lequel toute relation était ouverte à la communion.

 Ce n'est qu'en nous approchant de l'autre à la manière enseignée par Jésus que nous pourrons nous aussi vivre une rencontre accueillante, sous le signe de la gratuité et du désir de communion. Et ainsi pouvons-nous parvenir à faire place non seulement à l'autre que nous voyons, mais aussi à l'Autre par excellence, Dieu, qui peut alors nous parler.

 Jésus faisait jaillir la foi déjà présente en l'autre à travers sa présence d'homme fiable et accueillant. Il affirmait que ce n'était pas lui qui guérissait et sauvait, mais bien la foi de ceux à qui il s'adressait « Ta foi t'a sauvé » (Mc 5, 34 - 10, 52 ; Lc 7, 50 - 17,19 - 18,42).

 L'Evangile est bonne nouvelle, il veut atteindre l'homme dans son cœur et susciter en lui en premier lieu la foi dans la bonté de la vie humaine, de sorte qu'il puisse entreprendre l'aventure de l'existence en croyant à l'amour. En ce sens, Jésus enseignait que rien ne résiste à la foi, même lorsqu'elle est de la mesure d'un grain de moutarde (Mt 17, 20 - Lc 17, 6); qu'il importe de ne pas douter (Mc 11, 23 - Mt 21, 21), par ce que tout est possible à celui qui croit (Mc 9, 23).

 Le cœur de la foi chrétienne est croire en l'amour à travers le visage et la voix de cet amour, c'est à dire à travers Jésus-Christ. Jésus, qui a connu dans sa personne la peur de la mort, nous a enseigné que l'on peut affronter sa propre mort avec crainte, certes, mais sans angoisse, uniquement à travers le libre don de soi, et par amour pour Dieu et pour ses frères.

Jésus nous a avertis clairement: celui qui aime sa propre vie et veut la garder fermement pour soi la perd; celui qui la dépense et la donne, en revanche, la conserve en vérité comme vie pour toujours (Mc 8, 35 - Mt 10, 39 - Lc 17, 33 - Jn 12, 25).

 Il s'agit de fixer les yeux sur Jésus, qui est l'initiateur de la foi et la mène à son accomplissement (He 12, 2) et d'aimer les frères jusqu'à la fin, comme lui les a aimés « Courage, je suis la résurrection et la vie, ne craint pas ! » (Mc 6, 50 - Jn 11, 25).

 Celui qui choisit de vivre sans Dieu peut connaître la « complicité » de l'amour de Dieu sur la base de l'amour qu'il vit pour les autres. Dieu demande en effet surtout que l'on vive dans l'amour, que l'on vive l'amour du prochain comme on s'aime soi-même (Mc 12, 31). Avec la foi je n'ai pas « une vitesse en plus » par rapport au non-croyant (comme on l'a affirmé), mais je perçois en moi une voix qui gratuitement m'aide à chercher le sens, m'enseigne à vivre.

 D'autres trouveront les mêmes choses par d'autres voies, mais je suis convaincu que la foi chrétienne m'assure l'acte de liberté, me donne des raisons pour grandir en humanité, me soutient dans ma capacité de confiance en cette terre et envers les autres.

Il se peut que le chemin de la confiance-foi soit aujourd'hui plus difficile qu'à d'autres époques mais je suis convaincu que l'être humain de toute époque, de toute latitude et de toute culture reste toujours le même. En vue de son chemin d'humanisation, l'homme a besoin de croire, il a besoin parfois de devenir conscient de la crise de confiance dans laquelle il est immergé, pour pouvoir s'en dégager.

 Après avoir rencontré une personne, nous ne nous demanderons pas tant ce que nous lui avons enseigné ou ce que nous lui avons transmis de la foi en Dieu mais plutôt : les personnes après m'avoir rencontré, ont elles davantage confiance, ont elles plus de foi en la vie et en les autres ?

 Sans cette confiance-foi comme acte humain, il est inutile de se fatiguer dans des discussions sur la foi en Dieu. Tout dépend de la capacité des chrétiens à assumer la pédagogie même vécue par Jésus lorsqu'il rencontrait les hommes et les femmes. Aujourd'hui encore, la foi peut être engendrée, éveillée, révélée par ceux qui, en se voulant témoins et évangélisateurs du Christ savent :

* + rencontrer les hommes de manière toute humaine,
	+ être des personnes fiables, dont l'humanité est crédible,
	+ être présents pour l'autre et faire le don de leur présence,
		- * en se décentrant d'eux-mêmes faire signe en direction de Jésus et à travers lui,
	+ indiquer Dieu, le Dieu qui est amour.

 Il se peut que comme l'écrivait il y a plus de 40 ans Joseph Ratzinger « l'Eglise soit devenue pour beaucoup l'obstacle principal à la foi », mais il demeure vrai que les hommes sont sensibles au fait de croire ou de ne pas croire à l'amour, parce que de cela dépend le « sens du sens » de la vie.

 Je reste convaincu qu'aujourd'hui encore beaucoup de personnes sentent que l'humanité de Jésus les concerne et les implique.

 Annoncer que « ce que Jésus a d'exceptionnel n'est pas d'ordre religieux, mais humain » (Joseph Moingt) : lui, la vraie image du Dieu invisible, à la ressemblance duquel nous avons été créés et devenons hommes, nous a enseigné à vivre dans ce monde (Tt 2, 12), il nous a laissé des traces tout humaines sur lesquelles avancer pour être ses frères et enfants de Dieu.

 Nous n'avons qu'à croire en l'amour que lui, Jésus, a vécu jusqu'à la fin, jusqu'à l'extrême. Ceci est la foi chrétienne, parce que Jésus « a apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne » (Irénée de Lyon).

La Bonne Nouvelle de l'Evangile concerne et implique tous les hommes et les femmes, parce qu'elle peut être exprimée comme le fait l'apôtre Jean: « nous passons de la mort à la vie quand nous aimons l'autre, les autres » (1 Jn 3, 14).